

MAX BILLANCOURT

LES ENQUÊTES DE DURANTON

**UN
CADAVRE
DANS
L'ATRIUM**



Max Billancourt

Les Enquêtes de Duranton

Un cadavre dans l'atrium

© Max Billancourt, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1463-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il est libre Max, il est libre Max

Y en a même qui disent qu'ils l'ont vu voler

Hervé Cristiani

À tous les facteurs de progrès

À tous les affranchis et les timbrés

En hommage à Mermoz et au grand Saint Ex

Et afin de ne pas trop désespérer Boulogne...

UN ALPINISTE D'INTERIEUR S'EST TUÉ CE MATIN

Boulogne-Billancourt. Hiver 1996-1997

Le commissaire Albert Duranton n'aimait pas être mis sous pression – comme on dit un peu bêtement aujourd'hui comme si on parlait de la bière ! – dès le lundi matin.

Comme chez la plupart des gens qui travaillent toute la semaine, le week-end lui causait une sorte de rupture de rythme et la reprise des activités professionnelles devait se faire en douceur, étalée progressivement sur la matinée du lundi, boostée par quelques cafés forts et de nombreuses cigarettes blondes.

Ce 9 décembre 1996, pourtant, Albert n'eut même pas le temps de s'asseoir dans son bureau que le téléphone hurlait déjà. Il s'approcha de l'appareil sur lequel on pouvait lire « Rabouret » dans le petit écran prévu pour indiquer le nom du correspondant.

— Ah, il commence fort la semaine le divisionnaire ! M'emmerder dès le lundi 8 heures ! Il y a encore des agents de permanence, bon sang ! C'est bien lui, ça, incapable de se débrouiller tout seul le père Rabouret !

Puis, respirant un grand coup, se remplissant bien à fond les éponges, se forçant à être calme, il décrocha.

— Oui monsieur le divisionnaire, bonjour, que puis-je pour toi ? Tu es bien matinal dis-donc. Merci de ne pas crier pas trop fort, *please*, j'ai la tête au carré... une soirée avec des potes et des copines, un peu chargée... beaucoup même...

— Salut, Albert. OK, OK, je vais parler doucement. Je baisse la voix, là. Ca va comme ça ?

— Ca va Louis, merci.

— Je suis désolé vieux mais nous avons un gros problème. Il y a à peine une

heure, un ponton du siège de la Poste est tombé du huitième étage de leur immeuble et il est mort sur le coup. C'est un accident *a priori* mais je voudrais quand même que tu ailles voir. On ne sait jamais. Je ne sais pas trop pourquoi mais je ne sens pas bien cette histoire. Tu connais mon flair. Et puis, en ce moment, il faut faire attention à tout, au moindre détail. Cordier est déjà sur place mais je lui ai dit de ne rien toucher, de ne rien faire, de ne rien dire, de ne prendre aucune initiative, bref de t'attendre. Bon courage, Albert, tu me raconteras à ton retour. Salut gamin !

— OK, j'y vais Louis. À tout à l'heure. C'est où déjà le siège de la poste ? Entre TF1 et Renault, OK. En bord de Seine. Je vois très bien. Salut !

*

Albert Durantou arriva à peine dix minutes plus tard au 55 avenue de la Voie Lactée – quel nom paradisiaque ! – devant un grand et bel immeuble moderne à la couleur gris bleu dont il se dit qu'il n'avait pas grand-chose à voir avec les bureaux de poste de son enfance.

Il entra dans le hall et découvrit un superbe atrium, clair et vaste, avec des rangées de petits palmiers de part et d'autre d'une large allée centrale. On se serait cru dans l'entrée d'un grand hôtel de luxe à Paris ou sur la Côte d'Azur.

Un petit groupe de personnes était rassemblé tout au fond, parlant fort et gesticulant.

Albert ne put pénétrer directement dans l'atrium. Il s'apprêtait, en effet, à enjamber l'une des petites barrières métalliques lorsqu'une charmante voix féminine lui cria :

— Monsieur, s'il vous plaît, vous ne pouvez pas rentrer comme ça ! Il faut un badge !

— Oh pardon ! D'accord je viens le chercher, mademoiselle, dit-il en s'adressant à une délicieuse jeune femme blonde, les cheveux serrés par un bandeau jaune vif, en uniforme bleu très élégant.

— Qui allez-vous voir, monsieur ?

— Je suis le commissaire Duranton, je suis attendu... pour l'accident. Mademoiselle... mademoiselle comment ?

— Je m'appelle Patricia, monsieur le commissaire, mais mes amis m'appellent Pat.

La jeune femme, de ses fines mains aux ongles vermillon, remet un badge « visiteur » à Albert.

— Merci, Pat, à tout à l'heure, si vous voulez bien.

Duranton se dit qu'il se devait, en effet, de revoir cette belle enfant, si prévenante et qui, les yeux azur dans les siens, n'avait pas l'air effarouché le moins du monde.

Il passa le tourniquet métallique, accrocha le badge au revers de sa veste et s'approcha du petit groupe, au fond du hall, sur la gauche.

L'inspecteur Cordier, jeune homme fringant en jean, baskets noires et blouson de cuir, vint à sa rencontre, la main chaleureusement tendue.

— Bonjour monsieur le commissaire. Je vous attendais.

— Salut Cordier, ça va ?

Duranton serra la poigne de son adjoint avec vigueur.

— Qui est mort ? Comment ça s'est passé ?

— Le mort est un des dirigeants de la maison, le numéro trois ou quatre, je ne sais pas bien. Il s'appelle Lebreton, Luc Lebreton. Je vais vous dire son grade exact, dit Cordier en tirant un papier de la poche intérieure de son veston.

« J'ai noté parce que c'est assez alambiqué comme fonction. Luc Lebreton est – était plus exactement – directeur général adjoint de la Poste, directeur des comptes et portefeuilles et de l'expansion exponentielle et maîtrisée de l'exploitant public. Voilà, j'ai fini, ouf ! Je ne sais pas trop ce que ça veut dire mais ça jette, hein commissaire ? »

— Ah ça vous pouvez le dire ! Ca en jette sérieusement ! Tu parles d'un titre à la noix ! Ce Lebreton est tombé du huitième étage m'a dit le divisionnaire Rabouret, c'est ça ?

— Oui, du dernier étage, tout là-haut. Il a des fractures multiples et notamment une fracture du crâne. Il est mort sur le coup nous a dit le docteur du quartier qui était là tout à l'heure et qui a procédé aux premières constatations. Le médecin légiste ne devrait pas tarder. Je l'ai appelé immédiatement.

— Bien Cordier, bien. Faites-moi voir ce macchabée s'il vous plait.

Cordier se dirigea vers une masse sombre gisant au pied de la façade intérieure et souleva une couverture de laine entre marron et kaki qui rappela à Duranton, il ne sut pourquoi, là, sur l'instant, son service militaire. « Je me demande bien où ils sont allés dégoter cette couvrante ? » se dit-il *in petto*.

Le cadavre avait l'air vraiment mort en plein, la tronche en sang, Le visage à expression révoltée et les membres tout disloqués par le choc qui donnaient une impression d'« en vrac » désagréable.

Deux détails frappèrent immédiatement le subtil policier, qui se penchait sur le gisant :

— Premier détail : le cadavre en costume de ville bleu foncé avec chemise blanche et cravate bordeaux, portait sur la tête un bonnet de ski jaune et bleu avec un gros pompon et, aux pieds, des souliers de montagne en cuir fauve avec d'énormes lacets multicolores.

— Deuxième détail : un épais filin de cordage de couleur grise pendait sur le mur derrière le gisant, provenant du balcon intérieur du dernier étage de l'immeuble.

Duranton se releva d'un bond et regarda Cordier avec insistance, d'un œil réprobateur.

— Cordier, il y a deux choses qui, immédiatement, me choquent et vous, vous n'avez rien vu puisque vous ne m'en parlez pas ! Le bonnet et les chaussures de montagne, le cordage d'alpinisme qui pend, ça ne vous étonne pas ? Vous trouvez ça normal, comme tout le monde d'ailleurs visiblement ici puisque personne n'a rien dit. Un mec se fout en l'air du huitième étage, à l'intérieur du siège d'une des plus importantes boîtes du pays, un lundi matin à la première heure, un homme important avec de très hautes fonctions si l'on s'en tient à la carte de visite, habillé en costume avec un bonnet et des godasses de montagne. Il a visiblement dévissé en descendant la paroi avec la corde de rappel qui pend là sous vos yeux, à laquelle *a priori* il n'était pas attaché et vous, inspecteur de

police, officier de police judiciaire, limier renommé au commissariat de Boulogne, estimé de vos voisins et de vos collègues et admiré par votre digne épouse et deux ou trois secrétaires de la turne dont au moins une est baisable et vous, Cordier, vous ne voyez rien ? Il va être content Rabouret de savoir comme je suis bien secondé ! Ah, mon vieux, vous n'êtes pas le docteur Watson, c'est sûr ! Vous imaginez Sherlock Holmes ou Maigret avec un adjoint comme vous ? On n'en aurait même pas parlé dans les gazettes locales. Ils auraient été des flics minables, deux roussins de base, deux détectives de quartier juste bons à s'occuper de bagnoles volées et encore, à condition qu'on ne leur demande pas de les retrouver ! Putain de chienne de vie ! Quel métier de con ! Un lundi matin, bon Bieu de Bon Dieu et avec un Cordier comme adjoint ! C'est pas la galère, ça ? C'est pas l'antichambre de l'enfer, bordel de merde !

Duranton s'était énervé de façon grossière et cet énervement l'énervait encore plus, surtout sa grossièreté. Cordier en était gêné, à la limite de la honte, d'autant plus qu'il comprenait l'agacement du commissaire. Il aurait quand même pu voir les deux détails vestimentaires anormaux du cadavre, c'est évident. Et la corde aussi ! Il s'en voulait.

— Je suis désolé, patron, vraiment, je vous assure. Je suis dans les vapes, le lundi matin. J'étais impressionné dans ce grand hall moderne, avec toutes ces lumières et ces gens qui courraient partout. Et puis moi la montagne, je ne connais pas. Et puis un bonnet sur la tête tôt le matin, ce n'est pas tellement choquant...

— Mais c'est pas un bonnet de nuit, Cordier, nom d'un chien ! Mais si vous continuez comme ça, c'est à vous que je vais mettre un bonnet sur la tronche et un bonnet d'âne en plus ! Allez donc me chercher un café et que ça saute ! Là au moins, vous serez utile à quelque chose.

Albert Duranton essaya de se calmer et de rassembler ses maigres esprits : un ponte de la Poste, qui faisait de l'alpinisme dans l'atrium du siège social de son entreprise, s'est cassé la gueule et s'est tué sur le coup. Bien, c'est con, c'est bizarre, c'est étrange, ça interroge, ça n'est pas bien normal mais jusqu'à plus ample informé ce n'est pas interdit par la loi, ni de faire de l'alpinisme à la Poste, ni de se casser la tronche en tombant ! C'est un accident, pas banal, certes, plutôt curieux même mais c'est un accident. Point à la ligne.

Cordier apporta un café dans un gobelet en plastique blanc venant d'un